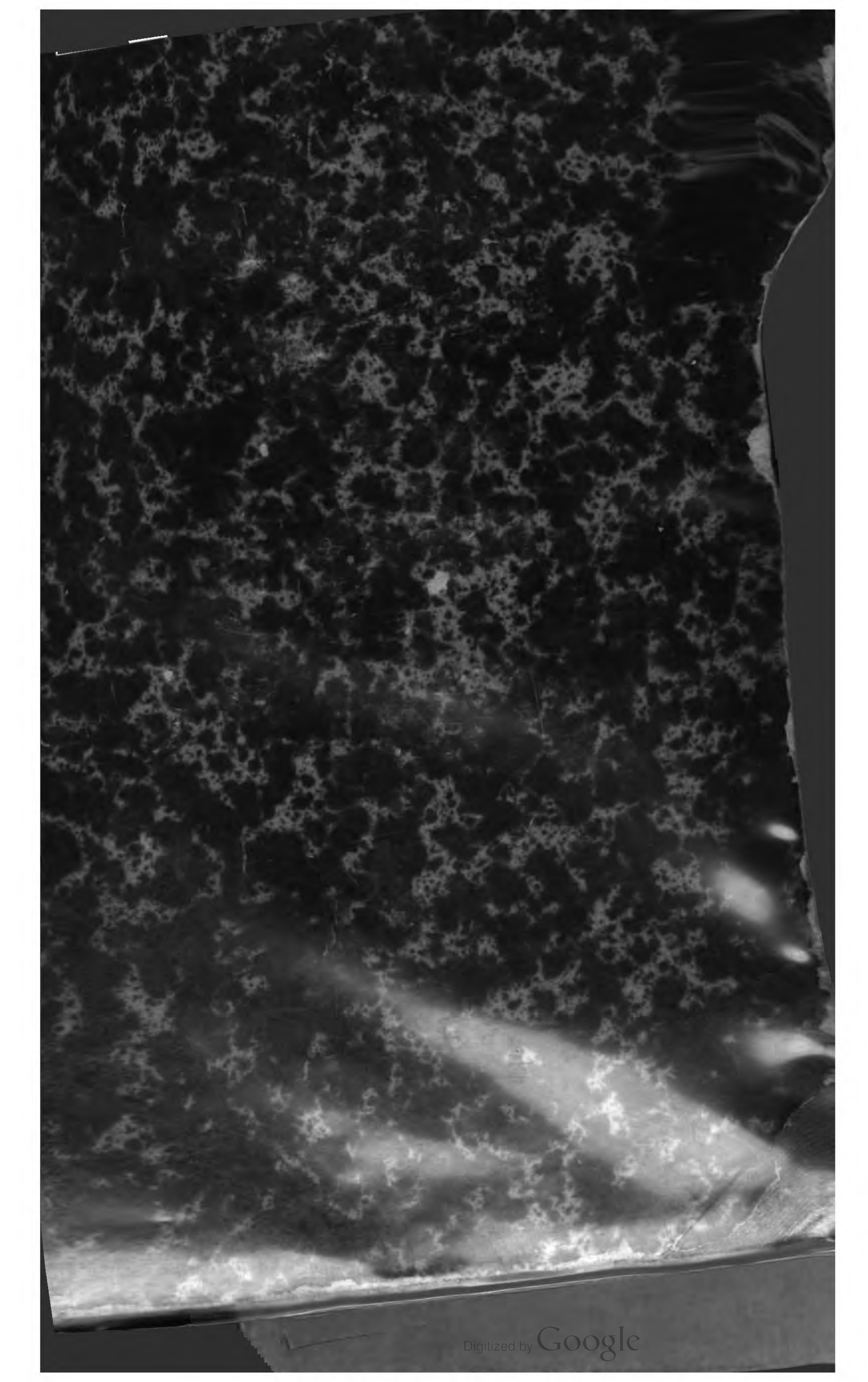
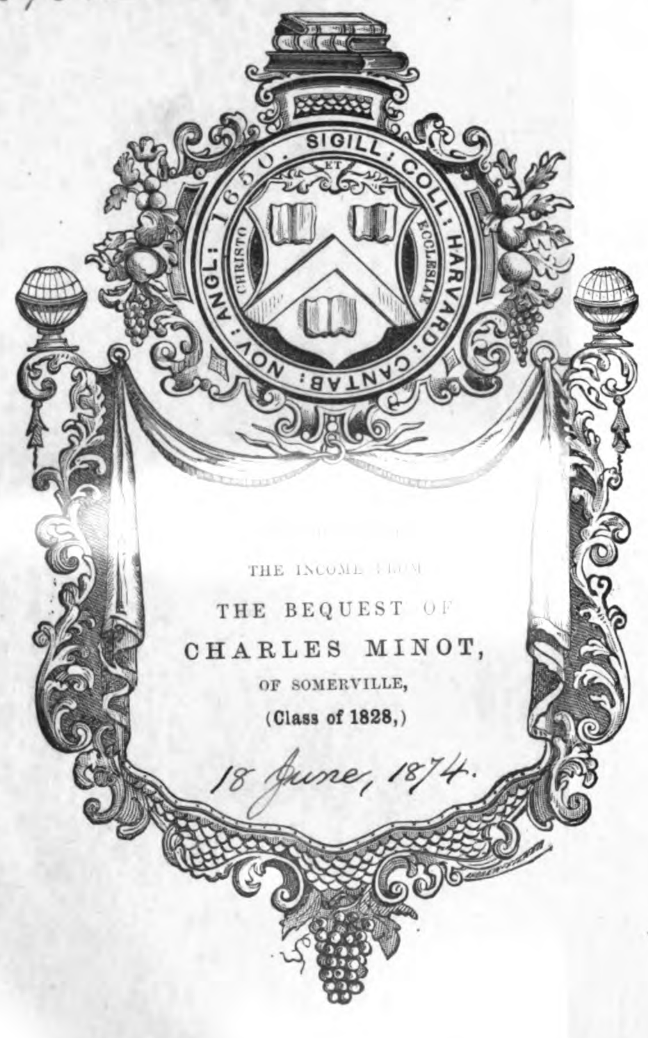



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 June, 1874.

(2)

LES JARDINS

DU

ROMAN DE LA ROSE

COMPARÉS

AVEC CEUX DES ROMAINS ET CEUX DU MOYEN AGE

Orné d'un plan et d'une vue perspective des jardins des rois de Navarre au xve siècle

PAR

Justin Édouard Mathieu

CÉNAC-MONCAUT

PARIS

Se trouve chez AUG. AUBRY, Libraire

RUE DAUPHINE, 16

—

1869

EXTRAIT DU JOURNAL L'*INVESTIGATEUR*

LIVRAISON D'AOUT 1868

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

LES JARDINS

DU ROMAN DE LA ROSE

COMPARÉS AVEC CEUX DES ROMAINS ET CEUX DU MOYEN AGE

Si la littérature du moyen âge fait encore retentir à notre oreille un titre harmonieux et attachant, c'est celui du *Roman de la Rose*...

Toutefois, bien que le respect du passé ait pénétré dans nos prédilections, au point de nous faire attacher un grand prix aux productions naïves, aux œuvres d'art imparfaites de cette époque, le poëme de Guillaume de Loris offre, à côté de beautés réelles, des fantaisies si difficiles à comprendre, que nous ne pouvons nous décider à les admirer de prime abord; nous devons les étudier attentivement avant de les bien apprécier. De ce nombre sont les descriptions des jardins qui servent de théâtre à cette action allégorique et romanesque.

Rien de plus naturel assurément que de jouer les scènes d'un poëme de galanterie dans le domaine des fleurs et des oiseaux, des ombrages et des fontaines. Ce fut là, de tous les temps, la décoration des drames bocagers que chantèrent Théocrite et Virgile, Longus et les troubadours. Ce qui désoriente un peu le lecteur moderne, c'est que le fameux jardin du bachelier *Déduït* (*plaisir*) renferme bien autre chose que des arbres à fruits et des plantes aromatiques, des pelouses et des ruisseaux. On s'y heurte à tout instant à des fossés, à des remparts créneles, à des tours et à des donjons; à des guichets fermés par d'épaisses grilles de fer et que surveillent des portiers vigilants.

Ce jardin étrange est une place de guerre beaucoup plus qu'un lieu de plaisance, et l'on se demande comment cet appareil belliqueux et terrible se mêle aux ornements coquets d'une nature de fantaisie; comment l'art de Végèce et de Vitruve vient tellement modifier celui des Le Nôtre du XIVe siècle, que nous ne pouvons plus en saisir l'économie.

Dans nos premières lectures du *Roman de la Rose*, nous nous sommes égaré au milieu de cette confusion de plates-bandes et de portes cadenassées, d'arbres fruitiers et d'engins de guerre; une foule d'incidents et de détails nous ont paru insaisissables. Nous nous en sommes d'abord consolé, pensant que Guillaume de Loris avait créé son jardin au gré de



son caprice comme des troubadours avaient créé le pays de *Cocagne*, et celui de *Toro-Lore* ou *Turelure;* comme le sévère Morus créa le pays d'*Utopie*, sans chercher des points de comparaison dans la nature réelle.

Nous prenions notre parti de ne pas bien comprendre les hallucinations du vieux romancier, lorsqu'un heureux hasard nous conduisit dans un des monuments les plus rares que nous ait conservés le moyen âge : un jardin du XIVe siècle; le jardin tout féodal des rois de Navarre, dans la petite ville de Tafalla.

En franchissant le seuil nous crûmes entrer dans les vergers du *Roman de la Rose*. Les descriptions de Guillaume de Loris ne furent plus à nos yeux le produit d'une imagination romanesque; mais une peinture fidèle des lieux de repos, des *buen retiro*, comme disaient les Espagnols, que lui offrait le siècle de la chevalerie.

Jetons un regard sur les jardins du roman où dames *Raison* et *Malle-Bouche*, les seigneurs *Bel-Accueil* et *Faux-Semblant* se livrent leurs combats acharnés : essayons d'en faire bien saisir les dispositions et l'économie, en les comparant avec ceux de Tafalla ; et nous aurons sur les jardins du moyen âge, des idées plus exactes que celles que nous avons eues jusqu'à ce jour.

Le poëte nous représente d'abord son héros, que nous appellerons le *Songeur* (car toute l'action du roman se réduit à un rêve), s'égarant dans la campagne, et s'arrêtant tout à coup devant les murailles d'un verger. Cette barrière n'est pas un simple mur de clôture, mais un rempart semblable à ceux des forteresses.

Le poëte ne laisse pas d'incertitude à cet égard, car il l'appelle « un haut mur *bataillié* (1), » c'est-à-dire disposé pour soutenir un assaut et résister à tous les engins d'attaque.

(1) Quant joi ung poi avant alé,
Si vi ung verger grand et lé
Tout clos d'un haut mur bataillié,
Portrait de fors (dehors) et entaillié (sculpté)
A maintes riches escritures;
Les ymages et les paintures
Ai moult volontiers remiré :
Si vous, conteré et diré
De ces images la ressemblance
Si cum moi vient à remembrance. (T. I, p. 8.)

Mur bataillié : Le glossaire de l'édition Méon le traduit très-exactement par *fortifié à la manière antique avec tours et créneaux.*

Il est peut-être utile de rappeler ici que Jean de Mung avait traduit Végèce et connaissait parfaitement l'art des fortifications.

Tout n'y est pas exclusivement destiné à représenter la force. La peinture et la sculpture ont réuni leurs ornements au travail tout matériel du tailleur de pierre et du constructeur. Cette pensée du poëte est conforme à l'état de l'art de son époque. Si les forteresses avaient été de sombres et grossières constructions durant les siècles précédents, le goût qui pénétrait dans toutes les créations humaines au XIV[e] siècle, commençait d'embellir les portes de ville et les donjons.

Les tours montraient des créneaux et des mâchecoulis soigneusement sculptés; d'élégantes niches, occupées par des statues de saints, s'ouvraient à côté de la grande porte ogivale, quelquefois même des peintures à fresque représentaient, au-dessus de la herse, des chevaliers et des apôtres, des évêques et de hauts barons.

Ne soyons donc pas surpris si les murs du jardin du *Roman de la Rose* sont ornés à l'extérieur de grands portraits de femmes, placés dans des niches artistement sculptées, et représentant *haine* et *félonie*, *vilainie* et *convoitise*, *avarice* et *envie*, *tristesse* et *vieillesse*, *papelardie* et *pauvreté*.

N'oublions pas que Guillaume de Loris vit sous le règne de l'allégorie par excellence. Ces espèces de furies modernes défendent l'entrée de ce paradis terrestre, comme Cerbère défendait celle des enfers du paganisme; comme le chien-loup protégeait l'entrée de l'atrium romain; comme les figures de monstre gardent encore les portes des villes chinoises.

Elle avait sa poésie aussi, son allégorie morale, cette galerie des passions personnifiées..; mais, loin d'exprimer une pensée analogue à celle du *laschiate ogni speranza voi ch'intrate!* de l'enfer du Dante, elle semblait dire, au contraire : « Laissez à la porte toute félonie, toute avarice, toute amère pensée lugubre ou méchante; n'apportez dans les jardins du bachelier *Plaisir* que bonhomie et gaîté, liesse et galanterie. » Car nos aïeux du XIV[e] siècle avaient déjà mis fréquemment en vers la pensée du chansonnier moderne :

Entrez, enfants de la folie,
Plus on est de fous, plus on rit.

Quand le *Songeur* a suffisamment considéré ces images, habilement peintes sur fond d'or et sur champ d'azur (1), il ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, en mesurant du regard les murailles qui s'élèvent devant lui, et rendent impossible tout accès dans le jardin en-

(1) Ces images bien avisé
Qui, si com j'ai devisé,
Furent à or et à azur
De toutes parts paintes au mur.

chanté. Néanmoins, comment résister au désir d'y pénétrer? le site paraît si beau et le verger si agréable : on donnerait toute chose, au monde, pour trouver un escalier, une échelle qui permissent d'en escalader la haute clôture; les arbres montrent leur feuillage, par-dessus les remparts, et mille oiseaux y font entendre les ramages les plus variés et les plus harmonieux (1).

Le *Songeur* regarde, explore en vain toutes les parties de la clôture, il ne découvre aucune issue (2), il est au moment de battre en retraite, tout désespéré, lorsqu'il aperçoit enfin l'unique guichet étroit et muni de barres de fer (3) qui permet de pénétrer dans l'enceinte. Le voilà frappant à la porte, afin d'éveiller l'attention du portier (4). Une jeune fille vient ouvrir le guichet, et sur les questions de l'amant, elle lui raconte qu'elle s'appelle *Oiseuse*, c'est-à-dire (oisive), et prouve que ce titre est parfaitement justifié par ses occupations; elle passe son temps à se coiffer, à se faire belle pour plaire à son ami, le bachelier *Déduit*, le *mignot*, le gentil propriétaire de ces jardins magnifiques. Sémiramis et Lucullus n'en possédèrent pas de plus merveilleux, *Déduit* en a fait apporter la terre et les arbres rares du pays des Sarrasins, absolument comme les Pisans avaient apporté de la

(1) Haut fu li mur et tour quarrés,
Si en fu bien clos et barrés,
En leu de haies, uns vergiers;
Cis vergiers en trop bel leu sist;
Qui dedens mener ne vousist
Ou par echiele ou par degré
Je len seusse moult bon gré.....

(2) Quant joi les oisiaux chanter,
Forment me pris à dementer
Par quel art ne par quel engin,
Je porrais entrer au jardin.
Mais je ne poi onques trouver
Leu par ou j'y peusse entrer.....

(3) Lors men alai grand aleure
Acaignant la compasseure
Et la cloison du mur quarré
Tant que un guichet bien barré
Trovai petitet et estroit.
Par autre leu l'en ny entroit.....

(4) A luis commençai à férir,
Autre entrée ni soi quérir. (P. 23.)

terre de Jérusalem dans leur *campo santo*, pour s'assurer le privilége d'être ensevelis en *terre sainte*.

Quand les arbres ont été grands, *Déduit* les a entourés de ce rempart protecteur, orné à l'extérieur des portraits des femmes peu séduisantes que nous avons remarqués d'abord (1).

On se tromperait étrangement si l'on jugeait de l'intérieur du jardin, d'après cet extérieur menaçant et formidable. Maître *Déduit* est un aimable Horace qui a placé sous la protection de ces remparts crénelés les autels faciles d'un véritable sectateur d'Epicure. C'est là qu'il vient prendre ses distractions, chercher la fraîcheur et le repos avec ses compagnons de plaisir : c'est là qu'entouré de la société distinguée du pays, il vient prêter l'oreille aux chants du rossignol et de la mauviette, et conter des fabliaux de la nature de ceux que Boccace dira plus tard dans un jardin des environs de Florence. On devine combien ces révélations de la belle oiseuse aiguillonnent la curiosité du *Songeur;* il la supplie de le laisser pénétrer dans l'enceinte.... elle s'attendrit.... le voilà libre de parcourir les jardins dans leurs détails (2).... que de merveilles et quels torrents d'harmonie! partout

(1) ...Déduit le mignot, le cointe,
C'est cil cui est c'est biax jardins.
Qui de la terre as sarradins.
Fist ça ces arbres aporter,
Qu'il fist par ce vergier planter.
Quand li arbres furent créu,
Le mur que vous avez veu,
Fist lors Déduit tout entor faire;
Et si fist au dehors portraire,
Les images qui y sunt paintes :
Qui ne sont mignotes ni cointes (gracieuses).
Ainsi sont doloreuses et tristes
Si cum vous orendroit veistes.....

(2) Déduit orendroit qui escoute,
A chanter gais rossignolés,
Mauvis et autres oiselés;
Il sesbat iluec et solace,
O ses gens, car plus belle place
Ne plus biau leu par soi joer.
Ne pourroit-il mie trover.
Les plus belles gens, ce sachiez
Que vous jamês nul leu truissiez
Si sont li compagnons Déduit
Qui maine avec li et conduit. (P. 26.)

les oiseaux gazouilleurs accompagnent de leurs sérénades les joyeux compagnons du bachelier *Déduit* (1). Le jeune viveur a cherché l'ombre dans un coin plein de mystère, où conduit un sentier parfumé de fenouil et de menthe (2) ; c'est là qu'entouré de danseuses et de ménétriers, il conduit des rondes ou caroles sous le regard fripon d'un petit dieu malin qui s'amuse à lancer des flèches aux danseurs.

Après divers incidents dont le récit nous entraînerait loin de la topographie du jardin, le *Songeur* continue son exploration et case la disposition des lieux dans sa tête, comme nous allons essayer de la fixer dans celle de nos lecteurs.

L'enceinte était de forme carrée,

« Le vergier par compasseure
Si fu de droite quarreure, »

et aussi long dans un sens que dans l'autre.

« Sot de lonc autant cum de large. »

Nos ancêtres, gens pratiques en toute chose, plaçaient toujours l'utile bien avant l'agréable ; ils aimaient peu les arbres qui ne produisent que de l'ombre en été, et du combustible en hiver.

(1) . . . .
Lors m'en entrai, ne dis puis mot,
Par huis que Oiseuse overt m'ot,
Où vergier, et quant je fui ens.
Je fui liés et biaus et joiens
Et sachiez que je cuidai estre
Por vrai en paradis terrestre. (P. 27.)

(2) Lors m'en allai tout droit à destre,
Par une petitète sente
Pleine de fenouil et de mente ;
Mes auques près trové Déduit,
Car maintenant en un réduit
M'en entré ou Déduit estoit,
Déduit ilucque s'esbatoit ;
S'avoit si belle gent o soi
Que quant je les vis je ne soi
Dont si tres belles gens pooient
Estre venu ; car il sembloient
Tout por voir anges enpennés
Si beles gens ne vit hom nés.

Le bachelier *Plaisir* a planté dans son verger le hêtre et le chêne, le pin et l'ormeau, à titre de complément du règne arboricole; mais ce qui en garnit surtout les différentes parties, ce sont les arbres frugifères. Le poëte, se pénétrant des principes sensualistes de son héros, savoure d'avance le goût de leurs productions variées. Pêchers, châtaigniers, noisetiers, poiriers, néfliers, pruniers, cerisiers, pommiers de toute espèce, occupent une place honorable dans sa description.

Les arbres à fruits de nos climats ne pouvaient satisfaire toutes les exigences gastronomiques d'un gourmet du XIVe siècle. Les hautes murailles abritent le verger des vents du nord, et y concentrent les rayons du soleil. *Déduit* a habilement profité de cette disposition pour y cultiver, en espalier sans doute, les fruits de l'Espagne et de l'Italie. Le poëte énumère complaisamment l'olivier et le citronnier, l'oranger et le figuier, le grenadier, le jujubier, l'amandier.

La table du gastronome manquerait d'assaisonnements essentiels, s'il n'y ajoutait ces fruits de l'Équateur, que les Vénitiens répandaient en Europe, depuis que les croisés en avaient contracté le goût, pendant les croisades d'Orient.

Le bachelier *Déduit* cultive donc aussi dans son jardin, les dattes et les noix muscades, les clous de girofle, la cannelle, l'anis, et, pour tout dire enfin, toutes sortes d'épiceries (1).

(1) Nus arbres qui soit qui fruit charge
Se n'est aucuns arbres hideux
Dont il ni ait ou ung ou deux
Au vergier, ou plus sil avient,
Qui chargeoient pomes grenades,
C'est uns fruit moult bons à malades.
De noiers i at grant foison,
Qui chargeoient en la saison,
Itel fruit cum sunt nois muscades;
Qui ne sunt amères ne fades.
Alemandiers y at planté,
Et si ot au vergier planté
Maint figuier et maint biau datier,
Si trovast qu'en eust mestier,
Ou vergier mainte bonne espice,
Cloz de girofle et requelice,
Graine de paradis novele,
Citoel, anis et canèle,
Et mainte espèce délitable,
Que bon mangier fait après table

Nous ne sommes pas obligés assurément de prendre à la lettre toutes les énumérations horticoles de Guillaume de Loris; poëte, il a pu très-légitimement employer les priviléges de l'imagination, à créer un jardin un peu fantastique. Qu'on nous permette de remarquer, cependant, que rien ne s'oppose à ce qu'un jardin amendé avec de la terre de Syrie, entouré de murailles crénelées comme un saint monastère, fût doté de quelques serres chaudes destinées à la culture des plantes tropicales ; le commerce d'outre-mer n'étant pas encore très-régulièrement organisé, la prudence conseillait de se prémunir contre le retard des arrivages. Nous trouverons bientôt, d'ailleurs, la place toute naturelle, où cette culture de couches et de serres chaudes pouvait être facilement installée.

Le bachelier *Déduit* estimait trop l'art culinaire pour le réduire à la préparation des fruits et des condiments. Ces mets savoureux, mais légers, n'auraient pu le satisfaire ; aussi nourrissait-il sous les arbres, des daims,

Au vergier ot arbres domesches,
Qui chargeoient et coins et pesches,
Chataignes, nois, pommes et poires.
Nefles, prunes blanches et noires,
Cerises, fresches, vermeilletes.
Cornes, alies et noisetes.
De haut loriers et de haut pins,
Ce fu tout pueplés li jardins.
Et d'oliviers et de cyprès
Dont il n'a guère ici près.
Ormes y ot branchus et gros,
Et avec ce charmes et fos,
Cedres droites, trembles et chênes,
Érables, haus sapins et frênes.
Que vous iroies-je notant ?
De divers arbres i at tant
Que moult en seroie encombrés,
Ains que les eusse nombrés;
Sachiez por voir li arbres furent (P. 55.)
Si loing à loing cum estre durent,
Li uns fu loing de l'autre assis,
Plus de cinq toises ou de six.
Mes li rain furent tonc et haut
Et por le leu garder de chaut,
Furent si espes par deseure
Que li solaus en nesune eure
Ne pooit à terre descendre
Ne faire mal à herbe tendre. (P. 56.)

des écureuils, des chevreuils, des lapins surtout (1). Des fontaines abondantes alimentaient des ruisselets murmurants, et je soupçonne fort que les eaux en étaient destinées à nourrir du poisson tout autant qu'à rafraîchir le gazon des pelouses (2).

Après les arbres à fruits et le gibier domestique, venaient les fleurs, et particulièrement celles qui mêlent une odeur suave à l'élégance de la forme, et à l'éclat des couleurs.

Nommerons-nous la violette, la pervenche, mille autres

..... « De diverses colors
Dont moult sont bonnes les odors. »

Attachons surtout nos regards sur la rose; elle est l'héroïne du roman, elle est la vie, le cœur, la lumière du sujet. Nous voici devant son domaine; car dans ce jardin enchanteur, elle a son département, son sanctuaire spécial comme l'arche sainte chez les Israélites, comme le feu au temple de Vesta.

Après avoir parcouru les diverses parties du verger, le promeneur aperçoit une fontaine qui s'échappe des racines d'un pin, et coule dans un réservoir. Tout à côté s'étend un massif de rosiers d'une beauté surprenante; regardons-les attentivement, ils vont causer tous les malheurs et toute la félicité du *Songeur* (3).

(1) Où vergier ot dains et chevriaux
Et moult grand planté d'escoiriaux,
Qui par ces arbres gravissoient
Connins i avoit qui issoient,
Toutes jors hors de lor tesnières. (P. 56.)

(2) Par petits tuyaux que Déduit,
Y ot fel fére, et par conduit
S'en aloit liaue aval fesant
Une noise douce et plesant. (P. 56.)
Entor les ruissiaux et les rives,
Des fontaines cleres et vives,
Poignoit l'erbe freschette et drue.
Ausinc y poist l'en sa drue,
Couchier comme sor une coite.
Car la terre était douce et moite,
Por la fontaine, et i venoit
Tant derbe cum il convenoit.....

(3) Li rosiers d'une haie furent
Clos environ si cum ils durent
Mes ge passasse la cloison
Moult volontiers par l'achoison.
Du bouton qui sent miex que basme,
Se ge n'en craignisse avoir blasme. (P. 112.)

Au moment où il approche de la plus belle des fleurs pour en savourer le parfum et la détacher de sa tige, il reçoit une décharge de flèches, dont il est inutile de désigner l'auteur, et le drame romanesque passe des explications du prologue à toutes les péripéties de l'action.

Nous n'entreprendrons pas de l'analyser, quelque gracieux reflet de galanterie qui dût en rejaillir sur ce travail d'archéologie horticole : nous nous renfermerons prosaïquement dans la description du jardin, qui va, d'ailleurs, jouer un rôle turbulent et mélodramatique.

Bel-Accueil, fils de *Courtoisie*, comprenant la convoitise du *Songeur*, essaie de lui rendre facile l'approche des rosiers merveilleux, comme le serpent avait poussé nos premiers pères à cueillir la pomme, malgré la défense du Créateur (1).

Mais *Dangier*, surveillant général du quartier des roses (2), accourt suivi de trois héroïnes peu chevaleresques qui pourraient bien avoir certaine parenté avec les parques ou les furies; elles se nomment la *Peur*, la *Honte* et *Malle-Bouche*. Escorté de ces trois femmes d'armes, *Dangier* repousse brutalement l'audacieux ravisseur, des abords de l'arbre défendu (3).

(1) Ainsci que je me porpensoie,
S'oultre la haie passeroie,
Cis m'abandonna li passage
De la haie moult doucement.
. . . .
Biaux amis chiers, se il vous plait,
Passés la haie, sans arrest,
Par l'odor des roses sentir,
Je vous i puis bien garantir.....

(2) Mes uns vilain qui grant honte ait
Pres d'ilecques repost s'estoit
Dangier ot nom, si fu closiers.
Et garde de tous les rosiers,
En ung destor fu li cuvers
Derbes et de fuelles couverts,
Por ceux espier et sorprendre
Qu'il soit as roses la main tendre. (P. 114)

(3) Fuies, vassaux, fuies de ci
A poi que ge ne vous oci
Bel accueil mal vous congnoissoit
Qui de vous servir s'engoissoit
. . . .
Plus n'osai ilec remanoir,
Por le vilain hibous et noir

N'oublions pas que le verger du bachelier *Déduit*, est entouré de remparts hérissés de tours ; au moment où le *Songeur* est expulsé de l'enceinte des roses, dame *Raison*, placée à l'une de ces tours, le voit s'éloigner en versant des larmes ; elle prend la résolution de venir à son aide ; elle court à lui, et la voilà lui prodiguant les conseils les plus sages, sur le danger des illusions et des sentiments irréfléchis... (1).

Mais le *Songeur* ne veut rien entendre, il aime mieux se raccommoder avec *Dangier* pour obtenir la faveur de rentrer, non pas dans le verger proprement dit puisqu'il n'a pas repassé le guichet, gardé par dame *Oiseuse*, mais dans l'enceinte des rosiers, but de toutes les ambitions des uns, objet de toute la surveillance des autres. Il s'agit si bien de cette partie réservée du jardin, et non de tout le verger, que *Dangier* finit par lui permettre de se rapprocher des roses, à condition qu'il n'en franchira pas la haie. Or, nous avons vu que le verger était entouré de remparts et non clôturé par une haie vive.

Cette barrière rustique ne peut donc concerner que le petit enclos des roses (2). Bref, le *Songeur* sera libre de se tenir près des fleurs, de les

Qui me menace à assaillir,
La haie m'a fait tressaillir,
A grant paor et a grant heste
Et li vilains crole la teste,
Et dist se james i retour
Il me fera prendre un mal tour. (P. 118-119.)

(1) La dame de la haute garde
Qui de sa tour aval esgarde, (P. 31.)
Raison, fu la dame apelée,
Lors est de sa tour dévalée,
Si est tout droit vers moi venue. (P. 120.)

(2) Le mot haie revient très-souvent, et s'applique d'une manière très-précise aux rosiers, qu'elle protége; *Dangier*, nous l'avons dit, n'est pas un des portiers de l'enceinte du jardin, mais le surveillant spécial de la fermeture de haies vives qui protége l'enceinte particulière des fameux rosiers.

Ainsi l'amant, s'adressant à Daumier, lui dit :

A Dangier sui venu honteus
De ma pès faire convoiteus,
Mez la haie ne passai pas,
Por ce qu'il mét vée le pas. (*Défendu le passage.*)

Plus loin, l'amant le trouve

. . . . . en pies drecié,
Fel par semblant et corrocié,
En sa main un baston d'épine;
. . . .

à la haie que Dangier garde.

admirer à son aise, de les aimer si la chose lui plaît (1), mais défense absolue d'y porter la main, sous peine de perdre tout droit à la bienveillance de *Dangier*.

Le *Songeur* revient donc près des rosiers, il leur adresse des regards d'autant plus doux, que la vue est le seul plaisir qu'il lui soit permis de goûter. Cette naïve témérité allume la colère de *Jalousie*, elle gronde sévèrement *Dangier* de son défaut de surveillance, et prend les précautions les plus énergiques pour mettre à l'avenir les rosiers à l'abri de toute indiscrétion.

Nous arrivons à la particularité la plus étrange du roman, à l'incident le plus contraire à toutes nos règles d'arrangement et d'entretien de jardins.

Dirait-on que, pour garantir quelques rosiers des atteintes d'un petit maraudeur, dame *Jalousie* entreprend les travaux de terrassement et de maçonnerie les plus dispendieux, comme s'il s'agissait de mettre une ville frontière à l'abri d'une invasion.

Elle creuse une enceinte de fossés larges et profonds construits sur *l'escarpe*, un rempart flanqué de tours, percé de quatre portes, le tout surmonté d'un donjon formidable de forme ronde (2).

(1)
Ades aime, mes que tu soies
Loing de mes roses toutes voies,
Ja ne te porterai menaie
Si tu james passes la haie.

(2)
Si fait faire au commencement
Entor les rosiers uns fossés,
Qui cousteront deniers asses,
Si sunt moult lez et moult profont,
Li maçons sur les fossés font
Ung mur de quarriaux tailléis
Qui ne siet pas sur croleis,
Ains est fondé sur roche dure,
Le fondement tout à mesure
Jusqu'au pied du fossé descent,
Et fait amont en estrecent;
S'en est luevre, plus fort assés,
Li mur si est si compassés,
Qu'il est de droite quarreure;
Chascun des pans cent toises dure (1).
Si est autant lons comme lés,
Les tornelles sont lés à lés,

(1) La toise de Paris était de six pieds de roi, c'est-à-dire d'un mètre et quart environ.

Les fortifications terminées, *Jalousie* s'y installe à la tête d'une garnison nombreuse. *Dangier, Honte, Peur* et *Malle-Bouche* sont chargées de la garde des quatre portes, et le malheureux *Bel-Accueil*, coupable d'avoir encouragé le *Songeur* dans ses tentatives, est emprisonné dans la basse-fosse.

Tel est le château prison dont les vassaux de l'amour viennent faire le siége, avec des prodiges de vaillance, dignes des héros de l'*Iliade* ou de la *Jérusalem délivrée*. Après de nombreux combats, suivis de divers assauts,

Qui richement sont batailliés,
Et sont de pierres bien tailliés,
Ces quatre coingnées en ot quatre,
Qui seroient fors à abattre,
Et si i a quatre portaus
Dont li murs sunt espes et haus,
Ung en i a au front devant,
Bien deffensable pas convant
Et deux de coste, et ung derrière,
Qui ne doutent cap de perrière,
Si a bonnes portes coulans
Por faire ceux defors doulans;
Et por eux prendre et retenir
S'ils osaient avant venir.
Ens au milieu de la porprise
Font une tor par grant mestrise,
Cil qui du fere furent mestre,
Nule plus bele ne post estre,
Qu'ele est et grand et lée et haute,
Li murs ne doit pas faire faute,
Por engin qu'on saiche getier;
Car l'en destrempa le mortier,
De for vin-aigre et de chaus vive.
La pierre est de roche naïve
De quoi l'en fist le fondement,
Si iert dure cum aimant.
La tor si fu toute réonde,
Il not si riche on tout le monde,
Ne par dedans mieux ordinié
Elle iert dehors environié,
D'un baille (1) qui vot tout entor.
Si qu'entre le baille et la tor
Sunt le rosier espès planté
Où il ot roses à planté,
Dedens le chastel ot perrières
Et engins de maintes manières. (P. 154 et suiv.)

(1) Barricade. clôture de palissades.

le *Songeur* finit par escalader les remparts, et par cueillir le précieux talisman qui donne son nom au *Roman de la Rose*.

Ne soyons pas trop étonné du luxe de précautions militaires que le poëte entasse autour des simples richesses d'un jardin ; nos pères du moyen âge, instruits à la crainte et à la prudence, par les dangers d'un état de guerre permanent, avaient pris l'habitude de placer tout établissement, tout objet de quelque prix, derrière des murailles et sous clef, comme ils plaçaient leur cheval sous le caparaçon de fer, leur corps sous la cuirasse et la cotte de mailles.

Toute ville, toute bourgade étaient entourées de remparts, plus ou moins formidables, tout monastère se cachait derrière une enceinte de murs crénelés.

Ces précautions se subdivisaient à l'infini, dans l'enceinte de la même cité. Paris, bien qu'enveloppé par les remparts de Philippe-Auguste et de Charles VI, voyait chaque monastère fortifier son enclos, chaque église clore son cimetière de murailles crénelées, chaque palais, chaque château, se donner des ponts-levis et des tours de défense.

Les jardins suivaient cette loi générale de la défiance ; ils s'entouraient de murs, de tours munies de tous les engins de la résistance. Chaque siècle a sa préoccupation dominante, la nôtre est le développement du bien-être, celle du moyen âge fut la *sécurité*. On n'osait se hasarder à respirer le parfum des fleurs et l'air pur, à fouler le gazon des prairies, sans la protection des herses, des hautes murailles, et le qui-vive des sentinelles.

Faisons une excursion dans les jardins de Tafalla ; ils nous prouveront que les anciens rois de Navarre n'étaient pas moins précautionneux et jaloux que les héros du *Roman de la Rose*.

Construits en 1416, époque où ce roman jouissait de toute sa vogue, ces jardins sont placés à l'angle nord-est de la petite ville du même nom et adossés intérieurement à ses remparts. Au sud les bâtiments du palais les dominent, à l'ouest un rempart spécial les sépare des maisons de la cité.

Ces jardins, ainsi fortifiés, sont divisés en deux enceintes, d'inégale étendue ; ils ne forment pas un carré parfait comme ceux du *Roman de la Rose*, mais un parallélogramme qui s'allonge du sud au nord, et présente, à peu de chose près, la surface de la cour et du jardin du Palais-Royal, à Paris.

Entrons dans la cour du palais de Tafalla : les murailles du jardin se dressent en face de nous ; rien ne s'opposerait à ce qu'elles fussent ornées des portraits allégoriques dont nos regards ont été frappés à l'entrée des jardins *de la rose*. La muraille est droite et haute, et parfaitement disposée



pour recevoir des peintures à fresque. Nous ne remarquons de ce côté, cependant, que les margelles très-élégantes d'un puits, deux fenêtres gothiques du travail le plus recherché, et le guichet ogival qui conduit au jardin. Il nous rappelle, naturellement, celui que surveillait si bien la jolie portière, dame *Oiseuse*.... Passons sans retard; le palais de Tafalla n'a plus ni herse, ni portière. Pénétrons dans le premier jardin dont l'étendue est égale à celle de la cour de notre Palais-Royal, et ne s'éloigne guère par conséquent de celle de l'enceinte des rosiers du roman de Guillaume de Loris, qui mesurait cent toises de chaque côté.

Quel appareil imposant! il ne ressemble guère à ce que nous cherchons, dans les parcs et les jardins modernes. En face de nous, à droite, à gauche, de tous les côtés en un mot, s'élèvent des remparts de six mètres de hauteur munis de leurs parapets, de leurs meurtrières, et surmontés de sept tours carrées, trois à l'est, du côté de la campagne, deux à l'ouest, du côté de la ville, deux au nord, le long d'une ruelle qui sépare cette première partie du jardin de la seconde. Ces tours, construites comme le rempart, en belles pierres de taille de moyen appareil, font saillie moitié à l'extérieur, moitié à l'intérieur des murs, et nous rappellent celle où demeurait dame *Raison*, lorsqu'elle vit le *Songeur* s'éloigner des rosiers, accablé de désespoir, et qu'elle courut lui prodiguer ses conseils. Ces tours n'ont des murs que sur trois faces, et restent ouvertes de bas en haut, du côté du jardin.

L'architecte, profitant de cette disposition, embellit le rez-de-chaussée de voûtes d'arêtes, d'imbrications vernies, de siéges, et les transforma, par ce moyen, en cabinets de repos, d'un effet assez gracieux. C'est là, sur ce siége royal, d'une seule pierre, taillée dans la forme du pliant du roi Dagobert, que s'asseyait Charles le Noble, ce Louis XIV de la monarchie navarroise. Il venait écouter le concert des oiseaux, encourager de ses applaudissements, comme le bachelier *Déduit*, les caroles des danseuses et les sérénades des ménétriers.

Il n'avait rien négligé pour procurer à ce séjour de repos et de calme tout ce qui pouvait l'embellir. Les eaux d'une source assez éloignée, conduites par un aqueduc, suivaient l'intérieur même d'une partie du rempart, en descendaient par une élégante arcade ogivale, tombaient à l'angle nord-ouest du jardin par un pilier carré, surmonté de pinacles qui servaient d'arc-boutant à l'arcade, et jaillissaient dans un bassin qui, malheureusement, n'a pas été conservé... Cette fontaine, malgré sa forme monumentale, ne rappelle-t-elle pas celle qui sortait des racines d'un pin, dans le verger de *Déduit*, et se jouait à travers les pelouses du parc des rosiers?

Près de là, Charles le Noble avait fait construire un élégant pavillon, adossé à une belle construction quadrilatérale, qui servait de salle de réception et de conférence. Un clocheton octogone de deux mètres carrés, formé de quatre arcades ogivales trilobées, renferme l'escalier extérieur de ce pavillon, et se termine en pyramide ornée de fleurs végétales. Sa voûte à nervures croisées porte à la clef les armes de Navarre.

Arrivé au sommet de ce petit escalier, on entrait dans une grande salle, qu'entoure, sur ses quatre faces, une galerie extérieure, construite sur un rang de quadruples consoles de mâchecoulis. L'aspect de ce bâtiment, sa situation, tout accuse une destination militaire. Placé à l'extrémité d'un passage de six mètres, qui sépare le premier jardin du second, il dominait un chemin couvert, ménagé entre les remparts et les tours carrées des deux enceintes. Une porte ogivale, large, mais très-basse, servait de guichet au public pour suivre la ruelle et passer sous cette espèce de donjon.

Les gens du palais passaient du premier jardin dans le second, par-dessus cette ruelle, en atteignant le premier étage du pavillon du côté du sud pour en redescendre du côté du nord.

Le second jardin, plus long que le premier, car il égale à peu près l'étendue de celui de notre Palais-Royal, présente le même système de tours carrées et de remparts crénelés ; il ne possède d'autre objet digne d'examen qu'une salle d'été placée à l'angle nord-est. Elle est découverte, formée d'une enceinte de six arcades, anse à panier ; des gorges nombreuses sortent brusquement des flancs des murs d'appui. Des pinacles, terminés en pyramide, s'élèvent au-dessus de chaque pilier ; une large fenêtre, munie de siéges de pierre et ouverte à l'est, permettait de contempler les boulevards et la campagne.

Cette salle de conversation et de danse, plus petite des deux tiers que l'incomparable rotonde du parc de Versailles, fut au style ogival ce que la merveille de Louis XIV est encore au style gréco-romain. Il est probable que des tentures jetées d'un pilastre à l'autre abritaient la famille royale contre les ardeurs du soleil, pendant le jour, et disparaissaient le soir pour lui permettre de goûter la fraîcheur des nuits et de contempler les étoiles.

Rétablissons dans ces jardins aujourd'hui abandonnés, les plates-bandes de pervenches et de violettes, les allées d'arbres à fruits, les espaliers de figuiers et d'oliviers, les serres de plantes tropicales, qu'il était si facile d'établir sous le pavillon de la fontaine, sous la salle de conversation et au rez-de-chaussée des tours, rouvrons les robinets des fontaines, replantons, surtout, les massifs de rosiers qui se trouveraient si admirablement protégés dans le premier jardin hérissé de sept tours ; nous aurons une reproduction fidèle des jardins du *Roman de la Rose*.

Si le poëme de Guillaume de Loris retrouvait un jour la vogue immense dont il jouit pendant deux siècles; si des admirateurs enthousiastes du moyen âge entreprenaient de le mettre en action, comme nous essayons d'y remettre les pièces de Shakespeare, ils trouveraient un théâtre tout monté dans les vieux jardins de Tafalla.

Nous voilà donc, grâce à la conservation des antiquités d'une petite ville navarroise, convaincus de la parfaite exactitude des jardins décrits par Guillaume de Loris.

Le moyen âge ne connut pas le parc romain, vaste espace divisé en allées ombragées (1) destinées à la promenade, en allées circulaires destinées aux exercices d'équitation (2), en parterres découverts (3) artistement dessinés, garnis de buis, d'arbres verts taillés en forme de pyramide et de vase, orné de statues, de grottes, de fontaines, de vasques et dont les *ville* Borghèse et Pamphili, à Rome, offrent un modèle qui fut si admirablement reproduit et perfectionné par Le Nôtre.

Il connut moins encore les jardins suspendus (4), les terrasses superposées en forme de gradins, qui furent une des célébrités de Babylone, et que les Romains prodiguèrent à dater des empereurs (5).

Le moyen âge connut tout aussi peu le parc anglais, cette imitation respectueuse et artistique de la nature naïve et grandiose. Ces divers systèmes exigeaient des dépenses qu'une féodalité toujours en guerre n'avait pas le pouvoir de faire, des loisirs qu'elle n'avait pas le temps de se donner.

Les seules parties des jardins romains que nos ancêtres imitèrent furent: 1° le potager, si minutieusement décrit par Columelle (XI, 3); 2° le parterre, où l'on cultivait les plantes aromatiques et les fleurs; 3° par-dessus tout, le verger, réunion de toutes sortes d'arbres à fruits...

Le verger, en effet, est le fondement de tous les jardins de cette époque; c'est toujours là, sous l'olivier, sous l'amandier, que les poëtes placent les jeunes filles endormies, les amants dans l'attente...

Là point de cascades ou de statues, point de montagnes ou de grottes; les

(1) Les avenues plantées d'arbres (*gestationes*) servaient à la promenade en palanquin ou en chaise (*lectica, sella*).

(2) *Hippodromi.*

(3) *Xitus.* Voir Pline, *Epistol.*, liv. V, let. 6.

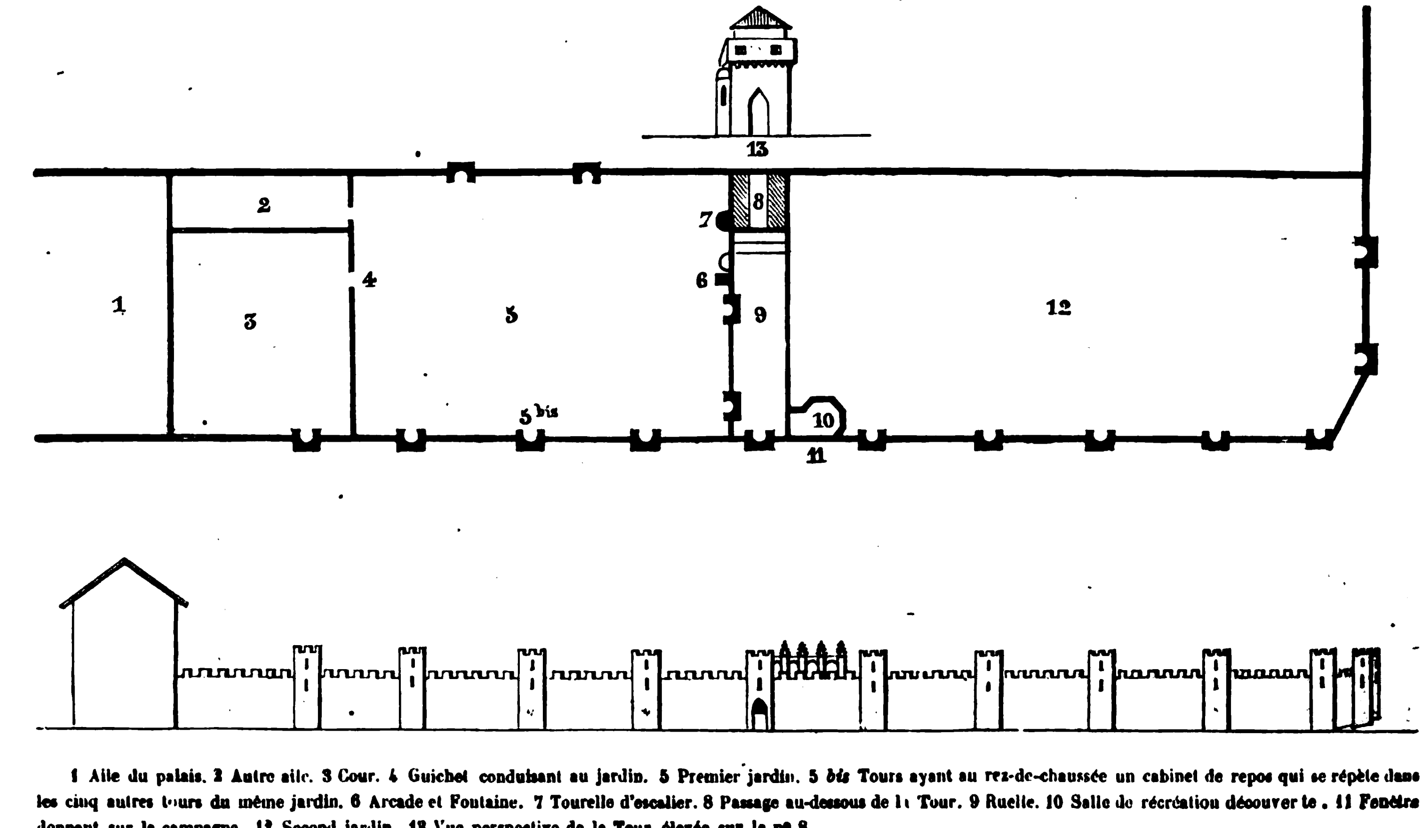
(4) Ces estrades mobiles pour les fruits, les fleurs rares, les légumes, étaient placées sur des roues, qui permettaient de les sortir des serres, et de les y rentrer pour les exposer au soleil ou les remettre à l'ombre.

(5) *Hortus pensilis, horti pensiles.* (Pline, *H. N.*, XIX, 23. Columell, XI, 3, 52.) (Pline, *H. N.*, XXXVI, 14-20. Quinte-Curce, V, 1.)

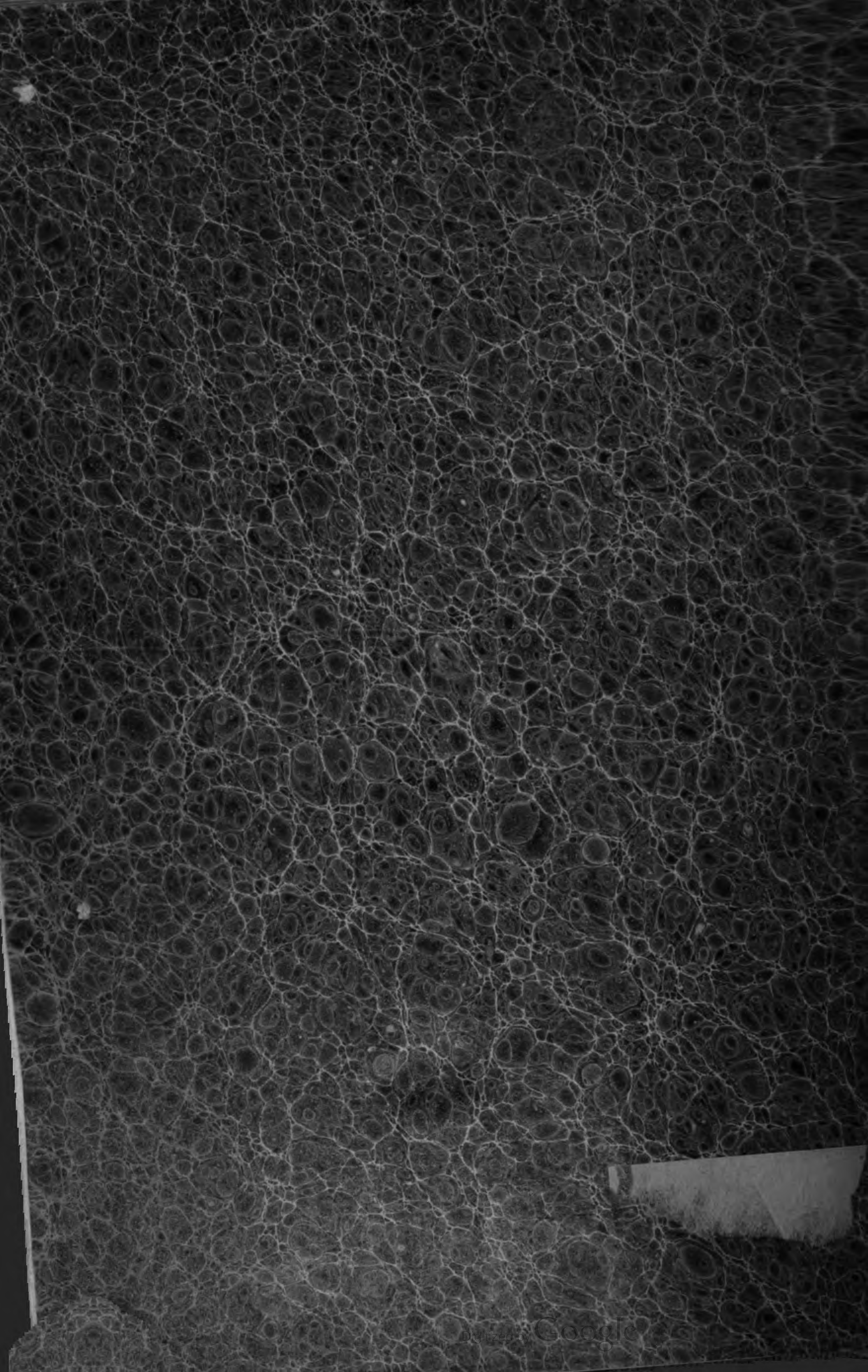
châtelains du moyen âge avaient leurs châteaux établis trop près des rochers, des torrents, des forêts véritables, pour qu'ils s'amusassent à se procurer la réduction des grands spectacles de la nature.

Dès qu'ils sortaient du parterre et du verger, soigneusement entourés de remparts et de tours, ils se trouvaient dans les bois, au milieu des landes. La chasse les entraînait à la suite des bêtes fauves à travers les ravins et les torrents... Nous devons arriver au XVIIe siècle, pour voir les grands seigneurs et les rois, tranquillisés par la création des grandes monarchies et l'établissement de la paix générale, abattre les remparts du parterre et du verger, les réunir à une partie des forêts voisines, et développer dans ces parcs imités de l'antique toutes les pompes, toutes les richesses de la sculpture et du paysage que nous admirons à Versailles et à Fontainebleau, que nos pères retrouvaient aussi à Chanteloup et à Marly.

Imprimerie L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.



1 Aile du palais. 2 Autre aile. 3 Cour. 4 Guichet conduisant au jardin. 5 Premier jardin. 5 *bis* Tours ayant au rez-de-chaussée un cabinet de repos qui se répète dans les cinq autres tours du même jardin. 6 Arcade et Fontaine. 7 Tourelle d'escalier. 8 Passage au-dessous de la Tour. 9 Ruelle. 10 Salle de récréation découverte. 11 Fenêtre donnant sur la campagne. 12 Second jardin. 13 Vue perspective de la Tour élevée sur le nº 8.




urn prom
CoLibrì
COVER SYSTEM ®
Made in Italy
8 03291
Digitized by Google

